



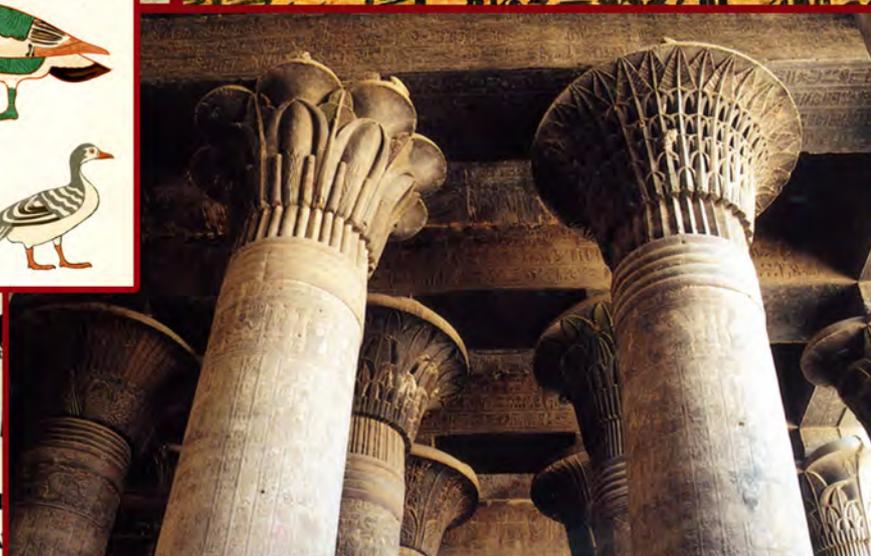
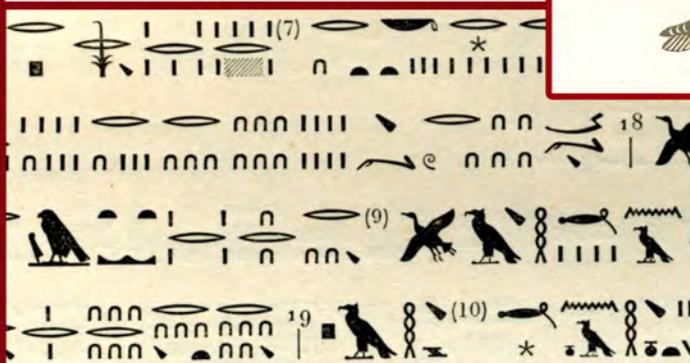
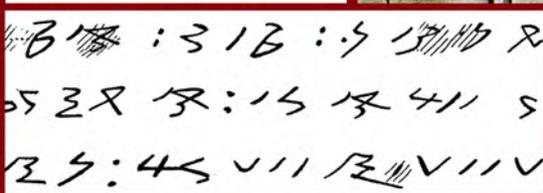
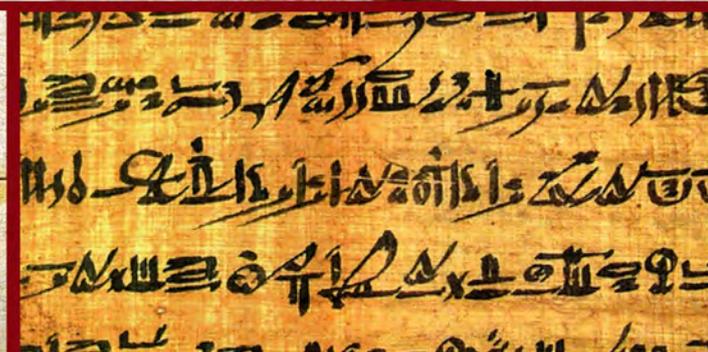
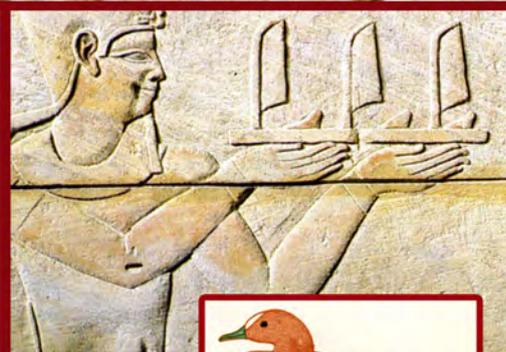
CEN_iM 2

Cahiers «Égypte Nilotique et Méditerranéenne»

Verba manent

Recueil d'études dédiées à Dimitri MEEKS

Textes réunis et édités par Isabelle Régen et Frédéric Servajean



Université Paul Valéry (Montpellier III) – CNRS
UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes »
Équipe « Égypte Nilotique et Méditerranéenne »

Cahiers de l'ENiM (CENiM) 2

Verba manent

Recueil d'études dédiées à Dimitri Meeks
par ses collègues et amis

Textes réunis et édités
par
Isabelle Régen et Frédéric Servajean

*

Montpellier, 2009

Table des matières

Volume 1

Avant-Propos	I
Bibliographie de Dimitri Meeks	III
Hartwig Altenmüller Acht Fragmente von Mumienbinden der Tascheritentnaret aus Abusir el Meleq .	1
Sydney H. Aufrère Les alphabets dits « égyptiens » et « cophtes » de Fournier le Jeune (1766) et la « guerre des polices » au XVIII ^e siècle. En marge de la redécouverte de l'écriture hiéroglyphique	29
Ladislav Bareš A case of proofreading in Ancient Egypt?	51
Edward Brovarski Gardiner Sign List Aa 31	57
Vivienne Gae Callender A Magical Amulet, with a Life Insurance Policy	63
Laurent Coulon Les épithètes autobiographiques formées sur <i>skm</i>	71
Didier Devauchelle et Ghislaine Widmer Un brouillon de requête au stratège (Ostrakon Ifao Edfou D 632)	83
Khaled El-Enany À propos de quelques emplois de <i>stp.n-X</i> dans les cartouches royaux	99
Åke Engsheden Un Mendésien en Dalécarlie (Statue ZAE 74 de la collection Zorn)	113
Marguerite Erroux-Morfin Du lait-blanc à l'orgeat de souchet	125
Christine Favard-Meeks Les couronnes d'Andjéty et le temple de Behbeit el-Hagara	137
Luc Gabolde « "L'horizon d'Aton", exactement ? »	145

Marc Gabolde	
Égyptien <i>šdh</i> , grec οινόμελι et μέλιτιτης latin <i>mulsum</i> , grec d'Égypte στάγμα : la même ivresse ?	159
François Gaudard	
Le P. Berlin 8278 et ses fragments. Un « nouveau » texte démotique comprenant des noms de lettres	165
Jean-Claude Grenier	
Parthénios ?	171
Ivan Guermeur	
Les monuments d'Ounnefer, fils de Djedbastetiouefânk, contemporain de Nectanébo I ^{er}	177
Nadine Guilhou	
Une variante graphique dans la pyramide de Téli, formule 688	201
Ben Haring	
Requests from the Greatest Gods. The Right Doorjamb of Sennedjem's Burial Chamber	207
Antoine Hermary	
Samos et l'Égypte au VI ^e s. av. J.-C. Le témoignage d'un petit sphinx en bronze	219

Volume 2

Anthony Leahy	
A mysterious fragment and a monumental hinge. Necho II and Psammetichus II once again	227
Christian Leblanc	
Nehy, prince et premier rapporteur du roi. Deux nouveaux documents relatifs au vice-roi de Nubie, sous le règne de Thoutmosis III	241
Guy Lecuyot	
Quelques vases Bès sortis des sables de Saqqâra	253
Christian Leitz	
Thot als Ichneumon in der Unterwelt. Der Hymnus im Grab des Amonmose (TT 373)	265
Geoffrey T. Martin	
Protecting Pharaoh. Three Unpublished Magical Figures	277
Bernard Mathieu	
Le « Livre de Nout » du chancelier Ânou. « Nouvelles » versions de Textes des Pyramides	295
Jean-Pierre Pätznick	
Encore et toujours l'Horus « Nâr-mer » ? Vers une nouvelle approche de la lecture et de l'interprétation de ce nom d'Horus	307

Patrice Pomey	
Vers un renouveau des études de nautique égyptienne	325
Lilian Postel	
Quand réapparaît la forme <i>ms(w).n</i> ? Réflexions sur la formule de filiation maternelle à la fin du Moyen Empire	331
Joachim Friedrich Quack	
Ein Fragment einer Liste mit Naturerscheinungen. Papyrus Berlin 23055	355
Stephen Quirke	
Contexts for the Lahun Lists	363
Isabelle Régen	
À propos du sens de <i>qrs</i> « enterrer »	387
Alessandro Roccati	
Un'iscrizione „firmata“ della XXVI dinastia	401
Frédéric Servajean	
Des poissons, des babouins et des crocodiles	405
Christophe Thiers	
Les « quatre Ka » du démiurge (à Tôd)	425
Michel Valloggia	
Un compendium tardif du Livre des Morts	439
Pierre Zignani	
Une culture sismique dans l'architecture des pharaons. De Djéser à la période gréco-romaine	455

Les alphabets dits « égyptiens » et « coptes » de Fournier le Jeune (1766) et la « guerre des polices » au XVIII^e siècle

En marge de la redécouverte de l'écriture hiératique

Sydney H. Aufrère

LA TRADITION implicite des mélanges veut que le dédicant ancre son propos dans les intérêts scientifiques du dédicataire. La tâche est en l'occurrence aisée, non seulement car Dimitri Meeks, entre les éléments d'une œuvre féconde, restera comme l'éditeur du Papyrus du Delta¹, mais aussi parce qu'il a été un des rares à se pencher avec intelligence, méthode et érudition paléographique², sur le problème des polices de caractères hiéroglyphiques, une entreprise ardue aux premiers pas de laquelle j'ai eu la chance d'assister et à laquelle il a consacré des années de patience. Les résultats obtenus sont sans conteste supérieurs à tout ce qui a été réalisé jusqu'à présent. Les polices hiéroglyphiques Meeks, dont on peut regretter qu'elles ne puissent être employées dans le monde savant, sont tant exquises par l'élégance de leur dessin qu'exceptionnelles par leur fidélité à l'histoire de l'écriture considérée dans son évolution³.

§ 2. Dans ces conditions, le choix d'une contribution n'était pas vraiment difficile. Et parmi bien des possibilités, — notamment la lexicographie et la religion, champs dans lesquels D. Meeks a œuvré sans relâche, — il m'est venu à l'idée de lui dédier cet article détaché d'une réflexion plus ample sur les alphabets égyptiens et coptes, en souvenir du temps des cigales à l'heure égyptienne de Nicolas-Claude Fabri de Peiresc. C'est à dessein que je traite ici des alphabets hiéroglyphiques et coptes de Fournier le Jeune dans un contexte de « guerre des polices » qui sévissait au cours du dernier quart du XVIII^e siècle, mais aussi en replaçant celle-là dans les balbutiements de l'intérêt pour le hiératique ; — et chemin faisant j'effectuerai un détour par l'invention de l'écriture et le *zoographon* de l'ibis, sachant que le dédicataire de cet article est le spécialiste de l'histoire égyptienne des oiseaux.

§ 3. Pour des raisons qui tiennent à un intérêt porté à la naissance des alphabets coptes, mon regard s'est posé, une journée d'automne 2005, sur le surprenant *Manuel typographique* de Fournier le Jeune, paru à Paris, en 1764-1766⁴. Cet ouvrage formait en son temps une somme

¹ D. MEEKS, *Mythes et légendes du Delta d'après le Papyrus Brooklyn 47.218.84*, MIFAO 125, Le Caire, 2006.

² *Id.*, *Les architraves du temple d'Esna. Paléographie, PalHiéro 1*, Le Caire, 2004.

³ Il est également responsable d'une police de copte lisible et commode.

⁴ J'ai eu accès à l'ouvrage sous le titre suivant : *Manuel typographique utile aux gens de lettres & à ceux qui exercent les différentes parties de l'Art de l'Imprimerie*. Par Fournier, le Jeune. Tome II. À Paris, Chez l'Auteur, rue des Postes. J. Barbou, rue des Mathurins. 1766. Je me suis aperçu depuis que l'édition figurait sur le site de Jacques André disponible sur le Web (avec une bibliographie sur Fournier). Les difficultés de cette édition électronique ont été expliquées dans J. ANDRÉ, J.-D. FEKETE et H. RICHY, « Traitement mixte image/texte de documents anciens », *Cahiers GUTenberg* 21, juin 1995, p. 75-85 ; J. ANDRÉ, « Numériser un livre ? À propos d'une expérience en cours », *ATALA* (Lycée Châteaubriand, Rennes) 7, mars 2004. Mes remerciements les plus chaleureux vont à Jacques André, ex-directeur de recherche de l'Institut National de Recherche en Informatique et en Automatique (INRIA) qui, dès que je lui ai fait part de mes difficultés à me procurer une copie de ces

magistrale sur l'art de l'imprimerie. Il présente notamment un grand nombre d'alphabets différents — véritable catalogue de polices — et comprend, entre autres curiosités, sous l'Article VI, intitulé *Alphabets des langues modernes & anciennes*, plusieurs alphabets soit-disant égyptiens⁵ — ÉGYPTIENS, ISIAQ-ÉGYPTIEN, LETTRES SACRÉES, HIÉROGLYPHIQUE — de même que trois alphabets coptes différents — COPHT, COPHT ANCIEN et JACOBITE. Les quatre fontes égyptiennes (n^{os} 49-53) sont réduites à un seul corps de majuscules. Quant à celles de copte, l'une, le COPHT (n^o 59), est présentée en deux corps (majuscules et minuscules), tandis que les deux dernières — COPHT ANCIEN (n^o 60) et JACOBITE (n^o 77) — sont uniquement matérialisées par des majuscules. Sitôt considérées, il m'est apparu que, dans l'histoire de l'égyptologie, ces polices de caractères constituaient, sinon un des maillons du déchiffrement, du moins un jalon dans l'histoire un peu floue des idées sur les écritures égyptiennes avant que la science de Champollion le Jeune ne vînt définitivement déchirer les ténèbres des *a priori* régnant sur l'écriture égyptienne.

Fournier le Jeune et la « guerre des polices »

§ 4. Fils de graveur, Simon-Pierre Fournier, né à Paris en 1712⁶, s'acquît une belle réputation de graveur et de fondeur de caractères. Créateur d'une fonderie à Paris, en 1736, il fut l'auteur de plusieurs ouvrages sur la typographie et l'imprimerie⁷. Il mourut en 1768, des suites d'un excès de travail. C'est à ce graveur, incontestablement doublé d'un érudit, que l'on doit l'ensemble des fontes présentées dans son *Manuel*.

polices, m'a envoyé les clichés reproduits dans cet article. Je remercie également le personnel de la Bibliothèque Émile Zola de Montpellier qui ont grandement facilité mon travail.

⁵ L'« égyptienne » qualifie une nouvelle famille née dans la première moitié du XIX^e siècle. Cette famille se caractérise par des caractères bâtons à empattements gras ; cf. F. THIBAUDEAU, *La lettre d'imprimerie. Origine, développement, classification*, À Paris, au Bureau de l'édition, [s.d.], Tome second, p. 428-431 ; S.H. AUFRÈRE, *L'Odyssée d'Aigyptos. Le Sceptre et le Spectre*, Paris, 2007, p. 166-167.

⁶ On trouvera un portrait de Fournier dans M. AUDIN, *Histoire de l'imprimerie par l'image. Tome I : L'histoire et la technique*, Paris, 1929, fig. 143 (gravure par Gaucher, d'après une peinture de Bichu [1748]).

⁷ Voilà les différents ouvrages de Fournier dont on a la trace : *Caractères d'imprimerie, nouvellement gravés par S.-P. Fournier le jeune...*, Paris, rue des Sept voyes, 1742 ; *Modèles de caractères de l'imprimerie... nouvellement gravés par Simon-Pierre Fournier le jeune*, Paris, rue des Sept voyes, 1742 ; [*Épître de Joly de Fleury par S.-P. Fournier le jeune*], Paris, imprimerie de P.-G. Simon [1756] ; *Épreuve de deux petits caractères nouvellement gravés et exécutés dans toutes les parties typographiques, par Fournier le jeune*, Paris, 1757 ; *Dissertation sur l'origine et les progrès de l'art de graver en bois, pour éclaircir quelques traits de l'histoire de l'imprimerie et prouver que Guttemberg n'en est pas l'inventeur, par M. Fournier le jeune, ...* [Avis particulier de l'auteur sur un contrefacteur de ses caractères d'imprimerie], Paris, imprimerie de J. Barbou, 1758 ; *De l'Origine et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois pour servir de suite à la « Dissertation sur l'origine de l'art de graver en bois », par M. Fournier le jeune*, imprimerie de J. Barbou, 1759 ; *Observations sur un ouvrage [de Johann Daniel Schoeplin] intitulé « Vindiciæ typographica » pour servir des suite au « Traité de l'origine et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois », par M. Fournier le jeune*, Paris, imprimerie de J. Barbou, 1760 ; *Remarques sur un ouvrage de Friedrich Carl Baer] intitulé « Lettre sur l'origine de l'imprimerie, etc. », pour servir de suite au « Traité de l'origine et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois », par M. Fournier le jeune*, Paris, imprimerie de J. Barbou, 1761 ; *Traité historique et critiques sur l'origine et les progrès de l'imprimerie, par M. Fournier le jeune*, Paris, imprimerie de J. Barbou, 1758-1761. *Les Caractères de l'imprimerie, par Fournier le jeune*, Paris, place de l'Estrapade, 1764 ; *Traité historique et critique sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impression de nouveaux caractères de musique, avec des épreuves de nouveaux caractères de musique...*, par M. Fournier le jeune, Berne, Paris, J. Barbou, 1765 ; *Nouveau caractère dans le goût anglais, gravé à Paris en 1781, par S.-P. Fournier le jeune. Éloge de M. Fournier père, graveur et fondeur de caractères*, Paris, imprimerie de P.-D. Pierres [s.d.] ; [*Spécimens des caractères gravés par Fournier le jeune*], Paris, [s.d.]. Sur les livrets typographiques, voir M. OUDIN, *Les livrets typographiques des fonderies françaises créées avant 1800. Étude Historique et Bibliographique*, Amsterdam, 1964.

Le présent article soulève quelques interrogations sur le milieu des imprimeurs et leur importance dans la propagation des idées relatives aux écritures de l'Égypte traditionnelle et copte. Il faut évoquer cela en quelques mots. À Paris, le temps est à l'orage : — la réalisation des fontes en vogue est obscurcie par l'ombre de la suspicion et de la jalousie ; — la guerre des graveurs-fondeurs de caractères fait rage. Au dire de ses détracteurs, Fournier se serait attribué les dessins de plusieurs polices, au grand dam de ceux qu'il passait pour avoir lésés⁸. Du fait d'une conjoncture favorable, la concurrence est rude et les journées ne comptent pas assez d'heures. Au XVIII^e siècle, alors que le système de Lays commence à présenter des signes de faiblesse, on cherche des valeurs-refuges. Les livres bien faits, recourant à des polices de caractères élégantes, sont des objets recherchés pour une clientèle de gens enrichis qui n'hésitent pas à y investir des sommes importantes. Il y a un marché de la fonte — industrie importante, — et les graveurs de poinçons font *flores* et tiennent le haut du pavé des professions imprimantes. On comprend, dans ces conditions, que la publication d'ouvrages spécialisés destinés à montrer un large éventail de fontes de caractères disponibles, même les plus inattendues, constitue une publicité indirecte et une invitation à une reconnaissance implicite des talents du graveur. En effet, dans ce commerce du plomb à imprimer qui n'a, malgré l'adjonction d'antimoine, qu'une durée de vie limitée à une édition, la richesse du fonds joue un rôle important, quitte à ce que certains artistes eussent recours à une recherche de sensationnel ne le cédant en rien à l'originalité ; — ce qui, en l'occurrence, serait bien le cas des fontes pseudo-égyptiennes et coptes nées du burin de l'artiste. Pourtant, les réalisations auxquelles Fournier, « homme de lettres, — *en plomb* », s'adonne et qui font l'objet de cet article, ne sont pas des créations ordinaires. Elles s'ancrent dans l'imaginaire égyptien du XVIII^e siècle européen.

Quelques explications

§ 5. C'est à peine si Fournier (p. 273) propose quelques mots d'explication au sujet de ces produits :

49, 50. ÉGYPTIENS. Le premier disposé de gauche à droite, l'autre de droite à gauche.

51. ISIAC-ÉGYPTIEN. Alphabet attribué à Isis, reine d'Égypte.

52. LETTRES SACRÉES. Alphabet égyptien, attribué à Mercure Thot.

53. HIÉROGLYPHIQUE. Autre caractère Égyptien.

Si l'ensemble des alphabets mentionnés ci-dessus peut être considéré *a priori* comme un authentique canular, le bref commentaire qui les accompagne n'attire pas moins l'attention du spécialiste ; — les poinçons en question laissent découvrir, si l'on ose dire, une histoire en creux. Les mots de Fournier donnent à dessein au lecteur candide la fallacieuse impression d'une origine que l'on suppose ancienne : Isis, reine d'Égypte, Mercure Thot ! — Des noms qui dégagent un parfum initiatique ramenant au Corpus hermétique, auquel fait songer l'article inspiré du très regretté Jan Quægebeur⁹. Mais malgré des apparences mystificatrices, les dessins des caractères que l'on pourrait qualifier de fantaisistes, ne sont pas que pure

⁸ Une polémique naquit entre Pierre-Simon Fournier et Louis-René Luce, graveur en titre de l'Imprimerie royale. Le second accusait, sans le nommer, le premier de copier ses caractères. Cette polémique est présentée par Florian LE ROY, *Les caractères de l'Imprimerie Nationale ou portrait d'une typographie historique*, éditions Richelieu, Paris, 1955, p. 49-62 : *Louis-René Luce ou une polémique entre graveurs au XVIII^e siècle*. Voir aussi M. AUDIN, *Le livre, son architecture, sa technique*, Paris, 1924, p. 65-67 (à propos du caractère nommé le fournisseur [1762]).

⁹ J. QUÆGEBEUR, « Diodore I, 20 et les mystères d'Osiris », dans T. DuQuesne (éd.), *Hermes Aegyptiacus. Egyptological Studies for B.H. Stricker, DiscEg Special Number 2*, Oxford, 1995, p. 157-181.

invention. On peut affirmer que ces figures — les auteurs du XVII^e siècle emploient le latin *figura* (cf. grec *typos*) qui évoque la forme des lettres — reposent sur une recherche érudite de leur inventeur, exposé et aux influences de la documentation reproduisant différents genres d'écriture égyptienne, et aux idées développées dans les cercles lettrés. Cette recherche *hiéroglyphiste* du fabricant de poinçons s'explique en partie par un désir de nouveauté. Comme d'autres concurrents imprimeurs typographes de son époque, qui ne s'embarrassaient pas de déontologie et poursuivaient des buts similaires sur la place de Paris, il ambitionnait d'être le premier sur le marché à avoir dessiné plusieurs nouvelles fontes de caractères exotiques, au besoin en se promenant avec délices dans le jardin des sources littéraires.

Lorsque j'ai pris connaissance de ces polices, l'aspect appendiculaire de certains caractères en lien avec le commentaire des alphabets n^{os} 49 et 50, qui indique un sens de lecture, me firent immédiatement rechercher l'inspiration de Fournier dans un document hiératique ; — et, au vu de ce qui était disponible dans les bibliothèques qui existaient de son vivant, l'éventail du choix était somme toute restreint, d'où, comme on va le voir dans un instant, le détour chez un célèbre antiquaire français. C'est là l'extraordinaire de cette police, et je ne connais pas d'exemple similaire.

§ 6. L'atmosphère de redécouverte de l'écriture hiératique en Europe dont l'intérêt a été initié au tournant du XVIII^e siècle par suite de la propagation des objets égyptiens en Provence et ailleurs au siècle précédent¹⁰, a été pour beaucoup dans la réalisation des fontes « égyptiennes » de Fournier. Un savant incontournable dans le domaine des antiquités, — dom Bernard de Montfaucon, dans son *Supplément à l'Antiquité expliquée*, paru à Paris, en 1724, — postulait l'existence d'un alphabet égyptien en s'appuyant sur un texte rédigé en écriture hiératique, au tome second, p. 196, dans les titres mêmes des paragraphes de son chap. VII :

« I. Calendrier ancien Egyptien : il y avoit un caractere pur Egyptien non hieroglyphique. (...) IV. Le caractere ancien Egyptien se trouve dans quelques inscriptions, en petit nombre. »

La faveur scientifique dont jouit Montfaucon, soit dit en passant, est immense. C'est un des plus grands érudits de son temps, spécialiste de l'édition de textes classiques¹¹, collectionneur de documents coptes de premier plan à ses heures et ami du « coptisant » avant la lettre Guillaume Bonjour qui s'était lancé dans le déchiffrement en se fondant sur un autre document hiératique¹². L'augustin toulousain Guillaume Bonjour et Bernard de Montfaucon étaient en lien et Bonjour s'était lancé, à la demande de curieux provençaux, dans le déchiffrement des hiéroglyphes¹³. D'ailleurs l'auteur de l'Antiquité expliquée signale¹⁴ :

« C'est tout ce qui nous reste de l'ancienne langue Egyptienne, qui n'est pas absolument perduë, quoique nous ne l'ayions aujourd'hui qu'imparfaitement. Pour ce qui est du caractere pur ancien Egyptien, on n'en a guere remarqué que celui que renferment la planche fuivante, & la CXL. planche du second tome de l'Antiquité. J'ai vû encore à Rome entre les mains du feu P. Bonjour

¹⁰ S.H. AUFRÈRE, *La momie et la tempête. Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la « Curiosité égyptienne » en Provence au début du XVII^e siècle*, Avignon, 1990.

¹¹ Dom B. DE MONTFAUCON, *Palaeographia Graeca, sive de ortu et progressu literarum Graecarum... Opera & studio D. Bernardi de Montfaucon, Sacerdotis & Monachi Benedictini à Congregatione Sancti Mauri, Parisiis, apud Ludovicum Guerin, viduam Johannis Boudot, et Carolum Robustel*, 1708.

¹² S.H. AUFRÈRE, N. BOSSON, *Guillaume Bonjour. Elementa linguae Copticae. Grammaire inédite du XVII^e siècle*, CahOr XXIV, Genève, 2005, p. LXIV-LXVII.

¹³ Je renvoie à *ibid.*, p. LVIII-LXXI, où l'on trouvera les indications bibliographiques nécessaires. Voir également S.H. AUFRÈRE, N. BOSSON, « Le Père Guillaume Bonjour (1670-1714). Un orientaliste méconnu porté sur l'étude du copte et le déchiffrement de l'égyptien », *Or* 67/4, 1998, p. 497-506, et spécialement p. 504-505.

¹⁴ MONTFAUCON, *Supplément à L'Antiquité expliquée*, II, p. 197-198.

Augustin Tolosain, habile dans la langue Copte, une inscription en lettres Egyptiennes de la premiere antiquité comme celles-ci, sur laquelle il s'exerçoit pour tâcher d'en découvrir le sens, & trouver le rapport de ces anciennes lettres avec les Coptes. »

L'aventure « hiératique » passe par la case « Guillaume Bonjour », même si je n'ai pu découvrir, dans les papiers de l'augustin conservés à la Biblioteca Angelica, à Rome, aucun vestige de cette activité de déchiffrement, pourtant attestée par le grand Montfaucon¹⁵. Les titres — « I. Calendrier ancien Egyptien, etc. » — ci-dessus développés par le bénédictin correspondent à un papyrus hiératique, nommé par ses soins « Le calendrier égyptien ». Il présente en effet douze cases qui, croyait-on, correspondaient aux douze mois de l'année. La planche reproduit ce papyrus, possession de l'Abbé Fauvel¹⁶, — grand antiquaire et chapelain du roi, — ainsi qu'une reproduction partielle de la stèle égypto-araméenne de Carpentras, qui sera déchiffrée par l'abbé Jean-Jacques Barthélémy¹⁷. Le Papyrus Fauvel contient les Formules 149-150 du Livre des Morts. On discerne intégralement ce qui correspond, d'une part à la pseudo Formule 150, qui restitue dans des cadres objets liturgiques et serpents, d'autre part à la Formule 149, formée de la liste des buttes sacrées : douze sur un total de quatorze. De droite à gauche, tout d'abord deux des fils d'Horus, tirés de la Formule 151. Puis, en désordre, — une butte non identifiable (I), — la première butte (II), — la huitième butte (III), — peut-être la neuvième (IV), — la douzième (V), — une butte non identifiable (VI), — la quatrième (VII), — la cinquième (VIII), — la onzième (IX), — la cinquième (X), — la sixième (XI), — et la treizième (XII)¹⁸. Les textes qui correspondent aux descriptions de ces buttes sont abrégés. Le nom après la formule rituelle *dd mdw jn Wzjr*, rédigée à la suite du nom de chaque butte, ne se laisse pas déchiffrer. La partie basse de la planche pourrait reproduire, quant à elle, la Formule 26¹⁹.

§ 7. Le Papyrus Fauvel a incontestablement servi d'hypotexte, ou si l'on veut de répertoire formel, à notre fondeur²⁰, ce qui n'est pas le cas d'un autre papyrus qui se trouvait jadis dans une collection de Marseille et publié par Montfaucon en 1719²¹.

¹⁵ J'ai présumé que les traces de cette activité avaient été détruites — ont-elles été mises à l'index (comme ses travaux sur la Chine) ? On ne sait ! — après son départ vers la Chine, dans la mesure où on aurait pu y distinguer un intérêt scientifique qui cadrât mal avec la vie dévote d'un religieux.

¹⁶ S. A[UFRÈRE], dans M.P. Foissy-Aufrère, S. Aufrère, Chr. Loury (éd.), *Égypte & Provence. Civilisation, survivances et « cabinets de curiositez »*, Avignon, 1985 (abrégé *Égypte & Provence*), § 424e ; A. SCHNAPPER, *Le géant, la licorne, la tulipe. Collections françaises au XVII^e siècle*, Paris, 1988, p. 174 ; S.H. AUFRÈRE, *La momie et la tempête*, p. 168 et p. 221. J'avais regretté qu'il n'y eût pas de notice dans les grands dictionnaires biographiques sur l'abbé Fauvel. Il est identifiable comme : « Fauvel Henry Antoine Auguste, prestre, chapelain, clerc de la chapelle du Roy et chanoine de l'église royale de Saint-Quentin. » L'abbé Fauvel, dont Montfaucon reproduit des objets de la collection, fut l'auteur d'une dissertation : *Discours abrégé touchant les momies et les cérémonies anciennement observées par les Égyptiens à l'embaumement de leurs corps ; avec la prière qu'ils adressoient au soleil pour le mort par Monsieur l'Abbé Fauvel, Abbé de Notre-Dame de Clerfay, chapelain Honoraire de la Chapelle du Roy, et Chanoine de l'Eglise Royale de S. Quantin. A Paris, chez la Veuve Mamesle & Pierre Delormel, ruë du Foin, à Sainte Geneviève, 1726*. L'abbé Fauvel avait joué le rôle d'expert de monnaies ; cf. Archives monétaires du Cabinet des Médailles, 2 AMC 11 (Cabinet Mahudel). Voir aussi A. CAMERON, « A New Late Antique Ivory : The Fauvel Panel », *JSTOR* 88, n° 3 ; Jul. 1984, p. 397-402.

¹⁷ S. A[UFRÈRE], M.P. F[OISSY]-A[UFRÈRE], dans *Égypte & Provence*, § 425-426.

¹⁸ Je renvoie naturellement à R. LEPSIUS, *Das Todtenbuch der Ägypter nach dem hieroglyphischen Papyrus in Turin*, Leipzig, 1842 (pl. LXXI-LXXIV).

¹⁹ *Ibid.*, pl. XV.

²⁰ Dom Bernard DE MONTFAUCON, *Supplément à L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, À Paris, chez Fl. Delaulne etc., 1724 (5 volumes), II, 1^{re} Partie, pl. LIV.

²¹ Dom Bernard DE MONTFAUCON, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, À Paris, chez Fl. Delaulne etc., 1719 (5 volumes), II, 2^e Partie, pl. XCL.

Au chap. VIII du vol. II du *Supplément à l'Antiquité expliquée*, Montfaucon revient sur l'explication du « Calendrier » et accrédite à présent le fait (p. 200) que l'écriture hiératique se lit de droite à gauche :

« C'est par là que nous voïons manifestement que les colonnes du Calendrier sont écrites de la droite à la gauche ; de même qu'un homme qui ne connoît ni nôtre langue ni nos caractères, jugeroit d'abord par cette maniere de finir la ligne, que nous écrivons de la gauche à la droite. Cela revient à ce que dit Herodote 2.36. *Les Grecs écrivent de la gauche à la droite & les Egyptiens de la droite à la gauche. Ils disoient aussi qu'ils agissoient à droite, & les Grecs à gauche.* »

Disons au passage que l'on soupçonne ces remarques — de nature philologique — avoir été communiquées à Montfaucon par le génial augustin, Romain d'adoption, avec qui il avait eu le temps de s'entretenir longuement sur maints sujets. Mais laissons cela. Fournier prend Montfaucon au mot (l'autorité du mauriste est immense), puisque le savant engageait son lecteur à y découvrir un alphabet, indiquant même le sens de lecture sur lequel il conclut, s'appuyant sur l'autorité d'Hérodote. Ainsi (p. 198-199), en conclusion de son chap. VII, le bénédictin insistait sur les similitudes formelles dues au hasard qu'il avait notées entre les caractères de la gravure, d'une part, et des chiffres et des lettres, d'autre part, jusqu'à relever l'existence de chiffres et de nombres :

« La forme du caractere ne convient avec aucune autre langue connuë : ce n'est pas que par certains hazard qu'on y voit souvent le 2. Le 3. & le 4. De chiffre, & qu'en certains endroits, comme à la colonne sixième, & en comptant de la droite à la gauche, on lit fort clairement & distinctement 443. 112. & 431. Ce même hazard fait qu'on y rencontre aussi des lettres Grecques & d'autres Latines. »

L'habile hiératisant qu'est D. Meeks reconnaîtra sans peine les signes qui se cachent sous les chiffres 1, 2, 3 et 4 dont parle Montfaucon²². Ils seront d'ailleurs soigneusement évités par Fournier, et l'on comprend pourquoi. Et, au sujet du « Calendrier » (p. 201), le même Montfaucon renchérit :

« Ces noms Egyptiens des mois, que les anciens nous ont conservez, pourront peut-être servir à ceux qui voudront s'exercer pour trouver un alphabet ; ce qui seroit un grand acheminement pour la lecture & l'intelligence de la langue égyptienne. »

Cela dit, Fournier avance masqué, en ne révélant pas la source de son « intuition ». Il la laisse dans l'ombre ; — espère-t-il que l'histoire lui en attribuera la paternité ? Se méprenant sur les propos du mauriste, et le suivant *ad litteram*, il se persuada bel et bien de l'existence d'un alphabet égyptien ancien d'une écriture cursive, différant des hiéroglyphes proprement dits. L'expression du bénédictin, « trouver un alphabet », signifie, dans l'esprit de ce dernier, découvrir le système alphabétique égyptien supposé, — car le monde savant imagine que les langues sont alphabétiques, — et non tirer un pseudo-alphabet à partir de quelques formes. Or Fournier, reconnaissant un certain nombre de figures dans la récurrence de graphèmes ou groupes ligaturés hiératiques, tira vingt-quatre lettres. Celles-ci soit rappellent lointainement — et malgré des appendices destinés à laisser soupçonner une légère hiératicité — la forme de celles de l'alphabet latin, soit constituent des inventions sans rapport avec ce dernier, en vue de dépister d'éventuels soupçons. Qui d'ailleurs eût été capable, en 1766, d'apporter un démenti à ces compositions, puisque l'on était encore loin du déchiffrement et que la chose égyptienne attirait les milieux épris d'occultisme et de mystère ?

§ 8. Si l'on résume, les arrangements alphabétiques dont je parle découlent de trois faits.

²² On reconnaît, en vertu de leur similitude avec des chiffres et des lettres, des signes correspondant à : 1, 2, 3, 4, 5, 8, 0 (*passim*). — E (col. 3, 8) ; P (col. 14, 1), etc.

— En premier lieu, l'annonce de la découverte, dans le milieu des érudits européens, de l'écriture hiératique, qui a laissé soupçonner l'existence d'un autre moyen d'expression, différent des hiéroglyphes, attachés, eux, aux symboles. Cette écriture a fait l'objet d'essais de déchiffrement infructueux au cours du XVII^e et du XVIII^e siècle ;

— En deuxième lieu, le bénéfice d'une atmosphère favorable à la langue copte qui s'est répandue dans le milieu des humanistes, à partir du début du XVII^e siècle, grâce aux différents alphabets bohairiques connus, suite notamment à la publication de l'*Alphabetum Coptum*²³, fondé sur une copie de Pietro della Valle, réalisée en 1629²⁴, puis celle du *Prodromus Coptus*, d'Athanase Kircher, en 1636²⁵ et de ses diverses études sur les écritures égyptiennes. L'ombre de Guillaume Bonjour plane au-dessus du hiératique, alors même qu'il s'est éteint aux confins du Yunan, en 1714 ;

— En troisième lieu, la méprise des auteurs grecs ayant relayé les traditions se rapportant à l'invention de l'écriture et, après eux, celle des auteurs latins. L'idée de l'existence de lettres égyptiennes a ainsi survécu dans ces alphabets étranges nés chez les imprimeurs et les graveurs de poinçons.

Le nombre et la disposition des alphabets égyptiens de Fournier

§ 9. Reprenons les données du *Manuel typographique* de Fournier qui permettent de noter, tout d'abord, qu'il s'agit d'alphabets comprenant respectivement entre vingt-quatre (n^{os} 49-50. Égyptiens) et vingt-trois lettres (n^o 51. Isiac-égyptien ; n^o 52. Lettres sacrées ; n^o 53. Hiéroglyphique)²⁶.

La première série est composée des deux premiers alphabets (n^{os} 49-50) qui disposent les lettres de la façon suivante, en trois lignes de huit chacune, à la différence près que le second Égyptien (n^o 50) se lit de droite à gauche, curiosité qu'il convient de noter et qui a un parfum d'exotisme :

a	b	c	d	e	f	g	h
i	k	l	m	n	o	p	q
r	s	t	u	x	y	z	th

h	g	f	e	d	c	b	a
q	p	o	n	m	l	k	i
th	z	y	x	u	t	s	r

²³ St. EMMEL, « Specimens of Coptic Type from the Sacra Congregatio de Propaganda Fide in Rome », *Yale University Gazette* 61, 1987, p. 97-104.

²⁴ J'y reviendrai ailleurs.

²⁵ A. KIRCHER, *Prodromus Coptus sive Ægyptiacus in quo cum linguæ Coptæ, sive Ægyptiacæ, quondam Pharaonicæ, origo, ætas, vicissitudo, inclinatio ; tum hieroglyphicæ literaturæ instauratio, uti per varia variarum eruditionum, interpretationumque difficillimarum specimina, ita nova quoque & insolita methodo exhibentur*, Romæ, Typis S. Congregationis de Propaganda Fide, 1636 (abrégé KIRCHER, *Prodromus coptus*).

²⁶ Voir *infra* le nombre de vingt-trois lettres de l'alphabet pré-vieux copte du P. Carlsberg 180.

La seconde série est formée des trois autres (n^{os} 51-53) qui se lisent dans un seul sens :

a	b	c	d	e	f	g	h
i	k	l	m	n	o	p	q
r	s	t	u	x	y	z	

On remarquera que, à quelques différences près, l'ordre des lettres est le même que l'alphabet français.

Première série



Fig. 1

§ 10. « 49, 50. ÉGYPTIENS. Le premier disposé de gauche à droite, l'autre de droite à gauche » (Fournier, *op. cit.*, p. 213) [fig. 1].

§ 11. On remarquera qu'aucun des alphabets dits égyptiens ne présente la valeur « j » ou « v » et encore moins « w ». La différence entre la première série et la seconde réside dans la présence d'une lettre supplémentaire dont la valeur phonétique est *th*. Cette lettre, dans les deux cas, ressemble peu ou prou au grec θ *theta*. Cette lettre supplémentaire, en position finale, n'est probablement pas dépourvue de signification, comme on le verra sous peu (cf. *infra*, § 14-17).

Quiconque observera dans leur ensemble ces arrangements de lettres sera immédiatement frappé par leur caractère farfelu, mais reconnaîtra que l'auteur du manuel a recouru implicitement aux informations à sa disposition, non seulement chez Montfaucon, mais aussi dans les auteurs classiques et les Pères de l'Église, pris comme témoins, afin d'y ajouter de l'authenticité. Hérodote²⁷ précise (information reprise par Montfaucon) que les Égyptiens possèdent deux écritures qui s'écrivent de droite à gauche : le hiératique et le démotique²⁸.

Cela permet de comprendre pourquoi Fournier dit de l'alphabet

n° 50, qu'il est disposé de « droite à gauche » : celui-ci correspond, naturellement, dans son esprit, à une écriture de ce type.

§ 12. L'examen n'a été à peu près concluant que pour le premier alphabet, bien que j'ai pu remarquer que Fournier avait choisi, pour d'autres alphabets, quelques lettres dans la stèle de Carpentras qui, à l'époque de Montfaucon, passait encore pour une autre forme d'égyptien, notamment parce ce que le cintre reproduit une scène funéraire égyptienne. Je n'ai pas voulu étendre cette démonstration au-delà de ce qui était nécessaire, étant bien entendu que cette recherche a un but curieux qui perdrait probablement de son attrait si on y déployait le même zèle que pour un travail de philologie s'appliquant à un texte nouveau. Afin de faciliter le repérage, j'ai subdivisé le Calendrier (Papyrus Fauvel) en dix-huit colonnes, numérotées de

²⁷ *Hist.* II, 36.

²⁸ Voir, sur l'écriture égyptienne : P.É. DEIBER, *Clément d'Alexandrie et l'Égypte*, MIFAO 10, Le Caire, 1904, p. 13-32 (Ch. II : Clément d'Alexandrie et l'écriture égyptienne).

droite à gauche. Un autre élément — fragment de ce même papyrus — se trouve dans la partie basse, à droite, de la planche. Si l'on regarde en comparaison la planche CXL du vol. 2 de *L'Antiquité expliquée*, on s'apercevra que celle-ci n'a pas inspiré Fournier. Ce dernier poursuit une idée simple en cherchant dans les graphèmes hiératiques des analogies de formes avec les signes de l'alphabet latin, imaginant là de lointains prototypes hiéroglyphiques²⁹. Sous son burin, des groupes hiératiques entrent en coalescence pour constituer des caractères ayant un faux air de lettres latines ou grecques. Je n'ai pas réussi à identifier l'origine de chaque caractère, car Fournier a laissé à son imagination le soin de suppléer aux carences du document, même si, dans certains cas, il a inversé les signes. J'ai schématisé sans excès les signes ou les groupes hiératiques employés par Fournier issus du Calendrier. Voilà les résultats obtenus :

 a. — Cf. col. 5, 2 (); col. 10, 5 (). — Il s'agit d'un signe composite. La boucle latérale de droite n'est pas qu'un ajout fantaisiste dépourvu de signification. Elle est probablement destinée à suggérer l'amorce du cou de l'ibis qui forme la barre horizontale du A zoomorphe de l'alphabet copte de Kircher (cf. *infra*, § 17).

 b. — Cf. col. 6, 3 (); col. 7, 3 (); col. 6, 4 () , etc.

 c. — Non identifiable. Peut-être à rapporter au « l ».

 d. — Cf. col. 8, 2 ().

 e. — Cette lettre correspond à un groupement récurrent de signes ligaturés ; cf. col. 9, 5 (); 9, 6 (); col. 12, 5 (); col. bas, 4 (). — Schématisation du prototype, notamment à partir du dernier exemple.

 f. — Cf. col. 3, 1 (); col. 4, ult. (); col. 6, 1 (); — etc. Il s'agit du déterminatif de la butte (*j.t*) avec un trait dans la partie inférieure.

 g. — Cf. col. 7, 6 ; col. 9, 6 ; col. 16, haut. — Il s'agit d'un arrangement pour donner, par les deux boucles, au-dessus et au-dessous de la ligne transversale, l'apparence d'une sorte de g.

 h. — Col. 4, 5 (); col. 14, 2 (); col. bas, col. 1 ().

 j. — Col. 9, 5 (); col. 12, 5 (); col. bas, 2 ().

 k. — Col. 1, bas (); col. 4, 9 (); col. bas, 3 ().

 l. — Cf. col. 3, 1 (); col. 4, 1 (); col. 5, 1 (), etc. — Fournier s'est inspiré du groupement *dd* qui vient de façon récurrente dans la formule *dd mdw jn* écrite après le nom de chaque butte.

 m. — Col. bas, 5 ().

²⁹ On notera au passage que l'idée, *a priori*, n'est pas absurde, étant donné les liens entre le système hiéroglyphique et le proto-sinaïtique, qui est à l'origine de l'alphabet phénicien. Les textes classiques d'ailleurs restituent l'ordre de la transmission : hiéroglyphes égyptiens > alphabet phénicien > alphabet grec.

 n. — Col. 4, ult. (); 14, 1 () et 3 (). — Dérive du signe de la butte (cf. *supra*, f) accompagné du trait, mais inversé.

 o. — Col. 4, 1 (); col. bas, 2 () 3-4 (.

 p. — Col. 11, 6 (). — C'est le seul signe de cette nature.

 q. — Col. 7, 2 (); col. 9, 2 (). — La lettre ainsi obtenue est une réinterprétation.

 r. — Col. 9, 9 (). — Les éléments du signe ont été redispesés.

 s. — Col. 9, 3 (). — La boucle ajoutée sur la gauche est destinée à préfigurer la boucle supérieure du s.

 t. — Non identifié.

 u. — Col. 4, 4.

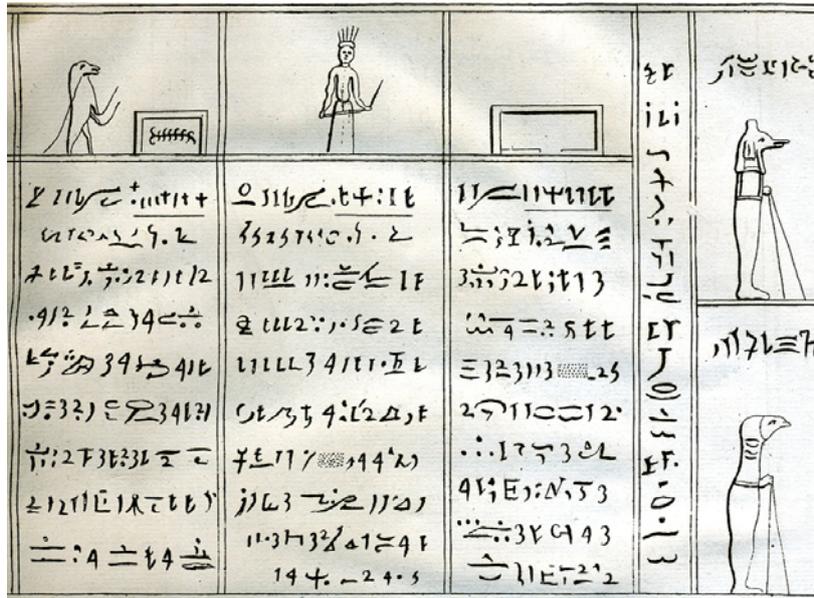
 x. — Cf. col. 6, 8 (); col. 7, 9 (). — Signe inversé.

 y. — Le même que précédemment, avec une fantaisie.

 z. — Non identifiable.

 th. — Non identifiable comme signe. Il s'agit probablement d'une composition. L'élément transversal est le « f » ; cf. col. 7, 5 ; col. 8, 7.

Comme je l'ai dit, il semble que seul l'alphabet n° 49 ait une source graphique à rechercher dans ledit Calendrier publié par Montfaucon. Le deuxième — le n° 50 — est décliné à partir du premier. Bien entendu, il est difficile de dire à quel degré Fournier considérait son alphabet fondé.



Montfaucon, *Supplément à L'Antiquité expliquée* II, 1^{re} partie, pl. LIV, haut, détail.

Seconde série

§ 13. Un œil expert reconnaîtra que la seconde série tout entière pourrait être déclinée à partir des résultats du n° 49. C'est là un travail dans lequel Fournier donne libre court à l'imagination en induisant subrepticement des liens entre les signes et en faisant pivoter les formes selon un angle variable.



Fig. 2



Fig. 3

« 51. ISIAQ-ÉGYPTIEN. Alphabet attribué à Isis, reine d'Égypte » (Fournier, *op. cit.*, p. 214) [fig. 2].

« 52. LETTRES SACRÉES. Alphabet égyptien, attribué à Mercure Thot » (*ibid.*, p. 214) [fig. 2].

« 53. Hiéroglyphique. Autre caractère Égyptien » (*ibid.*, p. 214) [fig. 3].

Hermès — inventeur de l'alphabet — et la lettre ibiaque

§ 14. Ces alphabets et les commentaires qui les accompagnent, replacés dans leur contexte, posent un certain nombre de questions. Dans l'ordre de la chronologie divine, commençons par les alphabets associés à Thot. Le n° « 52. LETTRES SACRÉES. Alphabet égyptien, attribué à Mercure Thot » fait écho à l'invention de l'écriture que les auteurs de l'antiquité prêtent à cette divinité, sous ses noms égyptien, grec et latin. Plutarque (vers 46-120 apr. J.-Chr.), évoquant Isis, considérée, par les uns, comme la fille d'Hermès ou, par les autres, comme celle de Prométhée³⁰, explique cela : « Ils pensent qu'Hermès est l'inventeur de l'écriture (alphabétique) et des arts des Muses » (Ἑρμῆν δὲ γραμματικῆς καὶ μουσικῆς νομίζοντες). Le mot γραμματική, lui-même amphibologique, désigne tant l'écriture manuscrite que l'alphabet. Plutarque n'a pas recouru à l'expression adaptée à l'écriture égyptienne : ἡ ἱερὰ γραμματική³¹. Quant au vocable μουσική, il est le complément indispensable du premier, dans la mesure où il faut comprendre que Thot est l'enseignant qui dispense les trois branches de l'éducation grecque — μουσική, γράμματα, γυμναστική³² telles qu'on les trouve chez Platon³³, information reprise chez Diodore³⁴ ; — branches auxquelles on ajoute parfois γραφική. Les qualités attribuées à Hermès par Plutarque définissent la stature intellectuelle du dieu égyptien Thot, tant l'inventeur de l'écriture que le savant ayant dispensé les connaissances. Les mêmes échos sur l'invention de l'écriture se font entendre chez d'autres auteurs, tels que Pline l'Ancien³⁵, Quintilien³⁶, Hygin le Mythographe³⁷, Tertullien³⁸, Ampelius³⁹, Servius⁴⁰ et Lactance Placide⁴¹. Platon⁴² place dans la bouche de Socrate un discours dans lequel Tammous — transcription de Thoutmôsis — reproche à Theuth d'avoir inventé l'écriture, car cette invention, en rendant vain l'effort de mémorisation, permet d'apprendre sans maître et aboutit selon lui à la présomption de la

³⁰ *De Iside et Osiride* 3.

³¹ Cf. *OGI* 56.64.

³² LIDDELL-SCOTT 1148.

³³ *Respublica* 403c.

³⁴ Livre I, XVI, 1.

³⁵ *Hist. nat.* VII, 56 (192). Celui-ci, attribuant l'invention des lettres à Mercure (*Litteras semper arbitror Assyrias fuisse, sed alii apud Aegyptios a Mercurio*), dresse un petit tableau de l'histoire des lettres. Il ajoute (*ibid.*, 56 (193)), sous l'autorité d'Anticlède, qu'un certain Ménon les aurait inventées en Égypte, quinze années avant Phoronée, l'ancien roi de Grèce (*Anticledes in Aegypto invenisse quendam nomine Menen tradit, XV annorum ante Phoronea, antiquissimum Graeciae regem*).

³⁶ *Inst. orat.* III, 7, 8 : On doit l'usage des lettres à Mercure (*Mercurio litterarum*).

³⁷ *Fabulae* CCLXXVII.

³⁸ *De coronatione* 8. Bien que les lettres aient été inventées par Mercure, sont-elles importantes pour les devoirs envers Dieu.

³⁹ *Lib. memor.* 9, 5.

⁴⁰ *In Vergil. Aen.* IV, 577.

⁴¹ *Commentar. in Statii Theb.* IV, 482. Je dois ces références à la version française de l'*Index Nominum et Rerum* des *Fontes Historiae religionis Aegyptiacae*, Bonn, Berlin, 1922-1925, de J.-Cl. GRENIER.

⁴² *Phèdre*, 274.

science et non à la science elle-même. Horapollon⁴³ explique, quant à lui, que le hiéroglyphe du cynocéphale () aurait signifié « écriture » alors que celui-ci, dans le système hiéroglyphique, est plutôt lié à l'acte de parler (*dd*).

§ 15. Mais chez d'autres auteurs, le discours se fait plus précis. On doit par exemple à Diodore⁴⁴ d'éclairer le lecteur, en disant qu'Hermès est l'inventeur du langage articulé, et qu'« on lui doit l'invention des lettres ». Plutarque⁴⁵ expose l'étrange croyance suivante. Du fait qu'Hermès avait inventé les lettres, la première lettre égyptienne passait pour être tirée de la figure de l'ibis : « Hermès est dit le premier des dieux en Égypte, à avoir inventé les lettres, et c'est pourquoi les Égyptiens écrivent la première des lettres (à l'aide de) l'ibis, de la manière convenant à Hermès » (Ἑρμῆς λέγεται θεῶν ἐν Αἰγύπτῳ γράμματα πρῶτος εὐρεῖν, διὸ καὶ τὸ τῶν γράμματων Αἰγύπτιοι πρῶτον Ἰβιν γράφουσιν ὡς Ἑρμῆ προσήκουσαν). Il ajoute⁴⁶, pour aller dans le sens de cette théorie invraisemblable, cette stupéfiante idée que l'« ibis, dessine entre l'extrémité de ses pattes écartées et son bec un triangle équilatéral » (Ἰβις δὲ ποιεῖ τῆ τῶν ποδῶν ἀποστάσει πρὸς τὸ ῥίγκος ἰσόπλευρον τρίγωνον).

§ 16. Cette étrange croyance d'attribuer aux Égyptiens un alphabet est paradoxale, puisque le système hiéroglyphique propose, comme chacun sait, une infinie diversité de signes. À moins d'imaginer que la tradition lettrée sacerdotale eût établi une liste des phonèmes de la langue égyptienne chacun appelés par un nom spécifique et classés de telle façon que la première de ces valeurs eût été liée à Thot. Bien entendu, le grec emploie le pluriel de γράμμα — pl. γράμματα — qui possède plusieurs sens se rapportant à l'écriture, allant de la lettre, du caractère à tout type d'écrit. En vertu d'un resserrement des sens de γράμματα aux lettres de l'alphabet, cette idée induisait deux choses. D'une part, que les Égyptiens auraient possédé une série de signes ayant servi de modèles aux principales valeurs alphabétiques. Ce n'est là qu'une vision inexacte des Grecs, puisque par γράμματα, il fallait entendre des signes (hiéroglyphiques). (Le papyrus des signes hiératiques expliqués, découvert par W.Fl. Petrie à Tanis, sur lequel on relève les vestiges de 462 signes, est encore caractéristique de la façon dont on apprenait l'égyptien traditionnel à l'époque romaine⁴⁷). D'autre part, que cet « alphabet » égyptien aurait débuté par la lettre grecque Α. Mais Plutarque, le premier à émettre cette théorie, écrit ces mots au début du deuxième siècle de notre ère. Or, malgré l'influence de l'alphabet grec en Égypte, les premiers alphabets pré-vieux-copte employés pour transcrire des mots égyptiens devenus inusités avec le temps ne seront pas mis en usage dans certains cercles sacerdotaux avant le début du III^e siècle de notre ère⁴⁸. Du fait que les prémisses sont fausses, il faut changer d'angle d'attaque. Thot étant l'inventeur de l'écriture,

⁴³ *Hieroglyphica* I, 14.

⁴⁴ Livre I, XVI, 1.

⁴⁵ *Quaest. conv.* IX, 3, 2.

⁴⁶ IX, 5.

⁴⁷ *Two Hieroglyphic Papyri from Tanis. I. The Sign List (A Syllabary)*, *MEEF* 9, London, 1889, p. 1-19, et pl. I-VIII.

⁴⁸ Les différents systèmes ayant coexisté en Égypte montrent que les clergés et les maisons de vie s'étaient penchés sur la façon de noter les valeurs phonétiques autochtones à l'aide de graphèmes démotiques dont le nombre peut varier d'un document à l'autre. Par exemple, le pCarlsberg 180 de Tebtynis au-dessus de textes hiératiques, des gloses écrites à l'aide de 23 caractères, qui permettent de rendre les sonorités de l'égyptien, c'est-à-dire 15 lettres (Α, Β, Ε, Η, Ι, Κ, Λ, Μ, Ν, Ο, Π, Ρ, Χ, Τ, ΟΥ, Φ) ainsi que sept graphèmes démotiques pour les valeurs phonétiques spécifiques à l'égyptien ; cf. J. OSING, *Hieratische Papyri aus Tebtynis I, The Carlsberg Papyri 2*, *CNIP* 17, 1998, p. 52-57. Une histoire de ces signes dans S.H. AUFRÈRE, « La dernière ronde des hiéroglyphes... la mort des écritures égyptiennes traditionnelles et l'émergence des premiers signes coptes », dans S.H. Aufrère, N. Bosson (éd.), *Égyptes... L'Égyptien et le copte*, Lattes, 1999, p. 27-68.

il découlait qu'il eût inventé l'alphabet (grec⁴⁹ par excellence) et, conséquemment, que cela lui eût donné une tonalité hermétique et naturaliste en prêtant à la forme du A celle de l'ibis, son animal sacré. On exploitait là un parallélisme. Puisque Thot donnait son nom au premier mois de l'année, n'en était-il pas ainsi de la première lettre ? Cela dit, l'idée que développe Plutarque ne s'arrime-t-elle pas à cette magie égyptienne tardive sur fond hermétique, où le groupement des voyelles est en lien étroit avec Thot-Hermès et son nombre magique, « 36 » ? Au *PGM* III, 660-661 on lit cette formule, écrite en vieux copte : $\lambda\text{NOK } \omega\text{2 } \lambda\text{NK } \lambda\text{EHIOY}\omega$ $\lambda\text{EHIOY}\omega$ $\lambda\text{EHIOY}\omega$ $\lambda\text{EHIOY}\omega$ $\lambda\text{EHIOY}\omega$ $\lambda\text{EHIOY}\omega$ $\lambda\text{EHIOY}\omega$ $\lambda\text{EHIOY}\omega$, « Moi Ôh (= la lune), je suis *a.e.ê.i.o.ou.ô* (huit fois)⁵⁰ » ; — formule qui établit un lien entre Lunus (Iôh = ω2), dont les analogies avec l'ibis sont bien connues, et l'alpha⁵¹. C'était là des idées *a priori* étranges, mais amenées à connaître un étonnant succès dans les élucubrations — au sens d'*elucubrations* — des siècles de la Raison et des Lumières.

Le « A » de Kircher

§ 17. Par suite de carambolages sémantiques, les auteurs de l'antiquité s'étant fait l'écho de l'invention des lettres par Thot ont, comme on s'en doute, transposé l'ancienne tradition égyptienne, selon laquelle Thot était le « seigneur des paroles divines » (*nb mdw ntr*)⁵², en d'autres termes des « hiéroglyphes », c'est-à-dire les « LETTRES SACRÉES » de la notice de Fournier sur l'alphabet n° 52.

Bien que Fournier ne fasse aucune allusion à Athanase Kircher, je crois pouvoir dire que l'influence du père jésuite est sous-jacente. Près d'un siècle plus tôt, ce dernier avait porté la lecture pseudo-hermétique de l'alphabet copte à un sommet, en étayant sa spéculation par les écrits d'auteurs classiques. Dans son ouvrage *Turris Babel*, paru à Amsterdam en 1679⁵³, où il expose ses théories sur les langues et produit un travail littéralement fascinant sur son interprétation zoographiste des caractères de l'alphabet copte⁵⁴, le jésuite présente⁵⁵ le tableau des lettres, sous le titre suivant⁵⁶ : *Primæva literarum Ægyptiacum fabrica, & institutio facta à Tauto sive Mercurio Trismegisto*, « Création primitive des lettres égyptiennes, et arrangement dû à Tautus, ou Hermès Trismégiste ». L'emploi des sources anciennes, — érigées au rang de vérités scientifiques, — conduit aux constructions intellectuelles les plus détachées de la réalité mais combien savoureuses. Car Kircher, dans

⁴⁹ On fera remarquer que la première lettre de l'alphabet égyptien reconstitué — le *yôd* (𐀀) — se lisait en effet *Dhwtj*. Mais ce peut être là une pure coïncidence.

⁵⁰ Cf. *PGM* III, 639. L'invocation du saint nom, au Papyrus magique de Paris (*PGM* IV, 1005-1006), formé par les voyelles, et prononcée par un cynocéphale, débute par le alpha. *PGM* IV, 1003-1005 ; cf. Papyrus magique de Londres et de Leyde r°, col. XIV, 16, en lettres coptes : $\lambda \epsilon \eta \iota \circ \gamma \omega$. Voir aussi la vignette du *PGM* II, 166 ; cf. fig. 2. Sur le contexte, voir S.H. AUFRÈRE, *Thot Hermès l'Égyptien. De l'infiniment grand à l'infiniment petit*, Paris, 2007, p. 299-300.

⁵¹ Voir aussi le *PGM* V, 80-90 (pl. III : avec un œil *oudjat* entre deux arrangements de voyelles dans deux ordres inversés).

⁵² Selon le texte de l'Abaton de Philæ, d'autres dieux passent pour savoir écrire, puisque Rê, Chou et Geb ont signé le décret rédigé par Thot en personne (cf. STRABON, *Le voyage en Égypte. Un regard romain*. Préface de J. Yoyotte. Traduction de P. Charvet. Commentaires de J. Yoyotte et P. Charvet, Paris, 1997, p. 261).

⁵³ A. KIRCHER, *Turris Babel sive Archontologia... Amstaelodami ex officina Janssonio — Waesbergiana*. Anno 1679 (abrégé KIRCHER, *Turris Babel*).

⁵⁴ Ce travail est en préparation depuis la parution du *Prodromus Coptus* (1636), comme le montre, dans cet ouvrage (p. 231-238), une partie consacrée à l'analyse de la première lettre de l'alphabet, comme prolégomène à un travail plus important.

⁵⁵ KIRCHER, *Turris Babel*, p. 177-179.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 177.

cet ouvrage, a tiré « profit » de ses lectures de Plutarque, en s'acharnant à démontrer⁵⁷, non seulement que la première lettre de l'alphabet — A — est le hiéroglyphe de l'ibis dans une certaine posture, mais encore, au moyen de quelques jongleries, comment on y parvient. Le thème de l'origine hiéroglyphique de l'alphabet dans son œuvre est récurrent. Le religieux avait déjà rassemblé de la documentation sur l'ibis dans son *Obeliscus Pamphilius*, paru en 1650⁵⁸ (p. 323-327), *s. v. Hierogrammatismus XIV Ibis sive De Ibis hieroglyphica significatione*, « L'ibis, quatorzième hiérogramme, ou à propos de la signification hiéroglyphique de l'ibis. » Dans ce hiérogramme, Kircher explique pourquoi l'ibis est le symbole du A.

Déjà, en 1636, dans son *Prodromus*, au vu de la figure représentée à la p. 236 [fig. 4], la lettre A, aux empattements de l'écriture latine, est bien constituée par un ibis, l'auteur consacrant un développement à l'histoire de la lettre (p. 233-238). En premier lieu, l'animal les pattes écartées en forme de triangle équilatéral ; le bec de l'animal plongeant de la droite vers la gauche sert à former la barre horizontale de la lettre. Bien que Kircher n'aille pas plus loin dans ses explications, il fait allusion à un ouvrage d'Élien⁵⁹ où l'auteur rappelle que l'ibis a enseigné la pratique du clystère aux Égyptiens⁶⁰. C'est donc en perspective de l'interprétation de l'attitude de l'ibis dans les marais égyptiens qu'est née chez Kircher cette étrange figuration de la lettre A⁶¹. En second lieu cette lettre est aussi représentée par un ibis aux ailes déployées, les pattes écartées en triangle isocèle et, enroulé autour des extrémités de l'oiseau, un serpent servant d'élément horizontal ; — le tout est accompagné de la légende *Ibis litera prima à Mercurio inventa*, « L'ibis, la première lettre inventée par Hermès ». Si la première met en image l'interprétation de Plutarque, la seconde illustre celle d'Élien⁶², qui rappelle que les ibis tuent les serpents ou protègent l'Égypte en les empêchant d'y venir. Disons un mot de la découverte d'Hermès, car Thot, sous l'aspect de l'ibis lustré, est, étymologiquement parlant, un découvreur. L'ibis falcinelle (*Plegadis falcinellus*), selon la légende du xv^e nome de Haute-Égypte dans le Papyrus de Tebtynis, n'est-il pas l'animal qui découvre (*gm*) le corps d'Osiris dans une étendue palustre ? Or, la découverte de l'alphabet par Thot-Hermès pourrait être non sans lien avec l'« invention » du corps du dieu que rapporte Diodore de Sicile, puisqu'il avait été découpé par Seth en vingt-six parts⁶³ ; — était-ce là un nombre choisi à dessein ? On verra dans le fait qu'Isis, fille de Thot, donne les vingt-six lettres aux Égyptiens (cf. *infra*, § 18) et trouve un nombre équivalent des parties du corps de son époux, une analogie qui ne saurait manquer d'avoir été exploitée.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 174.

⁵⁸ A. KIRCHER, *Obeliscus Pamphilius, hoc est interpretatio nova et hucusque intentata obelisci hieroglyphici*, Romae, Typis Ludovici Grignani, Anno Iubilei MDCL.

⁵⁹ ÉLIEN, *De Natura animal.*, II, 35.

⁶⁰ S.H. AUFRÈRE, « *Threskiornis aethiopicus*. Histoire d'un mouvement migratoire de l'ibis dans l'Égypte ancienne », dans M. Mazoyer (éd.), *L'Oiseau. Entre ciel et terre. Deuxièmes Journées universitaires de Hérisson. Colloque international organisé par les cahiers KUBABA (Université de Paris 1-Panthéon Sorbonne) et la ville de Hérisson, 17-20 juin 2004*, Paris, 2006, p. 11-34.

⁶¹ Si les pattes reposant sur le sol affectant la forme d'un triangle équilatéral est une observation totalement fautive, les ibis lorsqu'ils se posent, écartent les pattes assez largement, rappelant la forme du triangle en question. Kircher donne, dans la figure de droite, quelque chose qui s'apparente à l'ibis se posant.

⁶² *De Natura animal.*, II, 38.

⁶³ DIODORE, Livre I, XXI, 2.

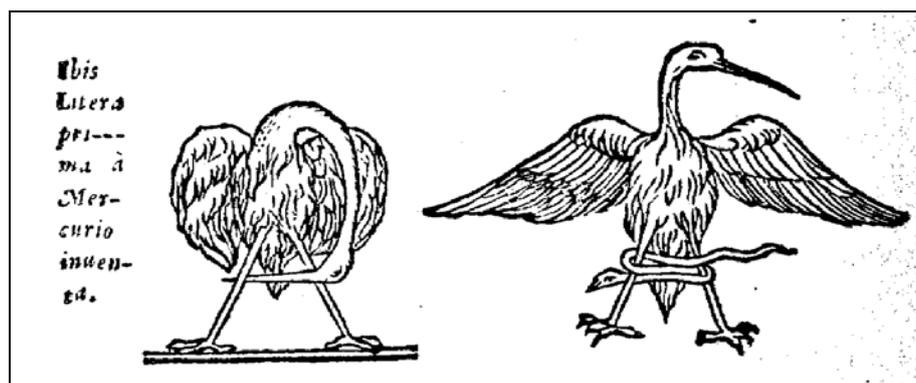


Fig. 4. Kircher, *Prodromus*, p. 236.

Kircher appelle également à la rescousse Clément d'Alexandrie⁶⁴ : ce dernier explique que « dans ce qu'on nomme chez eux (= les Égyptiens) les cortèges des dieux, ils portent en procession des statues d'or, deux chiens, un faucon et un ibis, et ce dessin de ces quatre statues leur sert à désigner quatre lettres (τέσσαρα γράμματα)⁶⁵. » Clément⁶⁶ ajoute que « l'ibis représente l'écliptique ; entre tous les animaux, en effet, l'ibis semble avoir fourni aux Égyptiens l'idée du nombre et de la mesure, comme entre tous les cercles, l'écliptique. » Outre le A, dans l'alphabet copto-égyptien de la *Turris Babel*, Kircher porte l'ibiacisme à son zénith en associant à l'ibis les six autres premières lettres, considérées comme des caractères zoographes. Formées de différentes parties de l'animal (II-VI), celles-ci sont, soit présentées isolées, soit combinées (VII). D'où il s'ensuit que c'est sans doute à la lettre correspondante de l'alphabet de Kircher que pourrait être comparée la forme du « *Α* » de l'alphabet Égyptien (n° 49) de Fournier.

De surcroît, au sein de l'alphabet de la *Turris Babel*, en 13^e position (p. 178), figure un θ , qui est dit *Litera Thoth* « lettre de Thot », puisque le nom du dieu, en grec, $\Theta\omega\theta$, débute par un *theta*. Ce n'est d'ailleurs pas la seule à être inspirée de ce dieu. La dernière (la n° XXI) (p. 179), †, est également dite *Litera Thoth sive Tauti DEI, id est Mercurii. Thau Hebraeorum*, « Lettre de Thot ou du dieu Tautus, c'est-à-dire Hermès. Le *Thau* des Hébreux ». Ce sens de la dernière lettre attribuée par Kircher au † explique peut-être la raison d'être du pseudo θ (X) qui clôt les alphabets égyptiens de la première série de Fournier (n°s 49-50)⁶⁷. Ainsi l'alphabet de Fournier débute par un signe ibiomorphe et se termine par une lettre qui suggère fortement le nom de Thot, ce qui laisse supposer, quand on établit une perspective, qu'il serait le début et la fin, une idée qui n'est d'ailleurs pas étrangère aux textes magiques.

Les propos que reproduit Plutarque s'inscrivent dans la tradition de sacerdotés égyptiens ayant nourri une réflexion sur l'alphabet grec. D'ailleurs, ils ne sont pas les seuls. Les Grecs pensaient que Cadmos leur avait légué ces lettres, qu'il avait empruntées aux Phéniciens, lesquels, à leur tour, les devaient au dieu Tautus. (Les Phéniciens, en attribuant leur alphabet à Tautus, alias Thot, ne font qu'implicitement reconnaître qu'ils tiennent l'invention pour

⁶⁴ CLÉMENT d'Alexandrie, *Strom.*, V, 43, 1.

⁶⁵ Cf. A. MARIETTE, *Dendérah I*, pl. 38.

⁶⁶ CLÉMENT d'Alexandrie, V, 43, 3.

⁶⁷ Ajoutons que, d'après Porphyre (Frag. chez PROCLUS, *In Plat. Tim.*, II, 247), la lettre X, qui pouvait être circonscrite par un cercle, était pour les Égyptiens le symbole de l'esprit cosmique. Ce dernier est bien présent à sa place dans les deux premiers alphabets (n°s 49-50).

égyptienne, ce qui a entraîné les méprises en cascade.) La lettre, A, ibiaque, selon les Égyptiens, aurait ensuite été — au mépris de Thot — dite tête de bœuf par Cadmos (*Aleph*).

L'alphabet isiaque

§ 18. Bien que limitée, la légende de Fournier — « 51. ISIAQ-ÉGYPTE. Alphabet attribué à Isis, reine d'Égypte » — répond à une information remontant à l'antiquité tardive, puisque les avis de plusieurs auteurs, en compilations perlées, s'accordent sur le fait qu'Isis inventa les lettres, qu'il s'agisse de Varron⁶⁸, de saint Augustin⁶⁹, d'Isidore de Séville⁷⁰, d'Eugène de Tolède (587?- 657)⁷¹, et du Mythographe du Vatican⁷². Saint Augustin⁷³ puis Isidore de Séville⁷⁴ précisent qu'Isis transmit aux Égyptiens l'écriture inventée en Grèce. Isis, dans la littérature religieuse tardive, passe d'ailleurs pour la fille d'Hermès (= Thot)⁷⁵. La fille, dans

⁶⁸ *Antiquitates - Res divinae*, frgt.

⁶⁹ *De civ. Dei* XVIII, 37 (*Quid autem sapientiae potuit esse in Ægypto, antequam eis Isis, quam mortuam tamquam magnam deam colendam putaverunt, litteras traderet? Isis porro Inachi filia fuisse proditur, qui primus regnare coepit Argiis, quando Abrahae iam nepotes reperiuntur exorti*, « Mais quelle science pouvait exister en Égypte, avant qu'Isis, qu'ils adorèrent après sa mort comme une grande déesse, leur eût communiqué les caractères? Or, Isis était la fille d'Inachos, qui le premier commença à régner chez les Argiens, à l'époque où les descendants d'Abraham étaient déjà nés »); XVIII, 39 (*Neque enim quisquam dicere audebit mirabilium disciplinarum eos peritissimos fuisse, antequam litteras nossent, id est, antequam Isis eo venisset easque ibi docuisset. Ipsa porro memorabilis doctrina, quae appellata est sapientia, quid erat nisi maxime astronomia et si quid aliud talium disciplinarum magis ad exercenda ingenia quam ad illuminandas vera sapientia mentes solet valere*, « Personne n'oserait non plus dire qu'ils (= les Égyptiens) eussent été parfaitement rompus à des sciences étonnantes avant qu'ils n'eussent connu les caractères, c'est-à-dire avant qu'Isis ne vînt dans ce but et ne les y eût enseignés. D'ailleurs, cette fameuse connaissance, laquelle est appelée sagesse, qu'était-elle au plus sinon l'astronomie ou quelque autre de sciences analogues, plus propres à exercer les dispositions naturelles qu'à éclairer les esprits par la vraie sagesse »); 40 (*In quibus enim libris istum numerum collegerunt, qui non multum ante annorum duo milia litteras magistra Iside didicerunt?* « Certes, dans quels livres ont-ils tiré ce nombre (d'années — on dit que l'observation des étoiles avait commencé il y avait cent mille ans), ceux qui n'ont appris les caractères il n'y a guère plus de deux mille ans de la part de l'enseignante, Isis »). Le discours d'Augustin — ajoute-t-il aussitôt après — se fonde sur l'autorité de Varron.

⁷⁰ Isidore de Séville se fait l'écho des propos de saint Augustin; cf. *Etymolog.* VIII, 11 (84): *Isis lingua Aegyptiorum terra appellatur, quam Isin volunt esse. Fuit autem Isis regina Aegyptiorum, Inachis regis filia, quae de Graecia veniens Aegyptios litteras docuit, et terras colere instituit; propter quod et terram eius nomine appellaverunt*, « Isis, dans la langue des Égyptiens, est appelée Terre, qu'ils voulurent être Isis. Mais Isis fut la reine des Égyptiens, la fille du roi Inachos, celle-ci venant de Grèce enseigna aux Égyptiens les caractères, et institua l'art de cultiver les terres; à cause de cela, ils appelèrent la terre par son nom. » Voir I, 3, *De litteris communibus: Aegyptiorum litteras Isis regina, Inachis filia, de Graecia veniens in Aegyptum, repperit et Aegyptiis tradidit. Apud Aegyptios autem alias habuisse litteras sacerdotes, alias vulgus; sacerdotales IERAS, PANDEMOUS vulgares*, « À propos des caractères communs. — Les caractères des Égyptiens, la reine Isis, fille d'Inachos, venant de Grèce en Égypte, les découvrit et les transmit aux Égyptiens. Mais chez les Égyptiens, on utilisait des caractères, les uns sacerdotaux, les autres vulgaires; les sacerdotaux étaient nommés *sacrés*, les vulgaires *populaires*. » (On reconnaîtra respectivement dans les caractères sacrés et populaires, le hiéroglyphique et le démotique.) Voir encore, sur l'histoire des lettres: H. HUGO, *De Prima Scribendi Origine et universa rei litteraria antiquitate...* Antverpiae, Ex Officina Plantiniana, 1617.

⁷¹ *Carm.*, XXXIX, 21, s. v. *Hexasticus de inventoribus litterarum*. — Dans une poésie sous forme d'acrostiche sur les lettres de l'alphabet et intitulé *De inventoribus litterarum* (P. MIGNE, *Patrologia, op. cit.*, v. 87 (1863), p. 344-365), il est question, comme inventeurs des lettres, de Moïse et d'Isis l'égyptienne, sans doute en se rapportant à Eugène de Tolède; cf. F.J.E. RABY, *A History of Secular Latin Poetry in the Middle Ages*, Oxford, 1957, p. 252.

⁷² *Mythograph. Vatican. III*, VII, 4.

⁷³ *De Civitas Dei*, XVIII, 37.

⁷⁴ *Etymolog.* I, 3 (5).

⁷⁵ Cf. PLUTARQUE, *De Iside et Osiride*, 3: « D'ailleurs, plusieurs auteurs font d'Isis la fille d'Hermès et plusieurs aussi la fille de Prométhée, qu'ils tiennent, celui-ci pour l'inventeur de la science et de la prévoyance,

la pensée des sages d'Hermopolis, a hérité, dans les expressions égyptienne et grecque, des qualités de son géniteur, tant sur l'écriture (cf. *infra*), que l'invention des simples et la pratique de la médecine⁷⁶. Isis apparaît comme une adaptatrice de deuxième génération. De telles croyances sur l'invention de l'écriture figurent déjà dans les arétalogies d'Isis, notamment l'hymne de Kymè, qui date du I^{er} siècle avant notre ère. Il y est dit, préfigurant saint Augustin : « J'ai été élevée par Hermès et j'ai inventé l'écriture ensemble avec Hermès, la sacrée et la vulgaire, afin qu'on ne dût pas tout écrire avec la même écriture⁷⁷. » L'hymne de Maronnée dit, quant à lui : « Elle a découvert avec Hermès les écrits et, parmi ceux-ci, les écrits sacrés pour les mystes et les écrits à caractère public pour tous ; (...) elle a institué la langue pour les hommes : pour les uns la langue barbare, pour les autres la langue grecque, afin que les races vivent en harmonie... »⁷⁸. L'hymne de Kymè ajoute néanmoins qu'elle est née de Kronos⁷⁹ (= Geb). Quant au qualificatif « reine d'Égypte », il lui vient du fait qu'elle a régné sur l'Égypte après Osiris, puisque, selon Diodore⁸⁰, « elle tua Typhon et ses associés et devint *reine d'Égypte* ». Ce rôle de « souveraine » est exprimé dans les textes rédigés en hiéroglyphes de l'époque ptolémaïque⁸¹.

Les alphabets coptes

§ 19. Dans son ouvrage, Fournier donne les explications suivantes (p. 274) aux trois fontes de copte :

59. COPHT (fig. 5). Cet alphabet a été en usage chez les Égyptiens modernes, connus sous le nom de Coptes. Il ne subsiste plus que chez les chrétiens d'Égypte, qui s'en sont servis pour la traduction de l'écriture sainte, pour les livres d'Église, pour les Dictionnaires, des Grammaires, &c. La plupart des lettres sont figurées doubles ; la première est majuscule, celle qui la suit est minuscule.

60. COPHT ANCIEN (fig. 6). Caractère dont se sont servis les habitants d'une ville d'Égypte, nommée *Coptus*, d'où les Coptites ont tiré leur origine. Ils étoient chrétiens, & en grand nombre, du temps de Dioclétien, qui en fit mourir beaucoup & envoya le reste en exil.

Il poursuit sur l'alphabet jacobite (p. 277) :

77. JACOBITE (fig. 7). Cet alphabet n'est pas celui d'une nation, mais d'une secte ; il fut inventé par un nommé Jacob, hérétique, disciple d'un Patriarche d'Alexandrie attaché aux erreurs de

celui-là pour l'inventeur de l'écriture et des arts des Muses. » (cf. éd. FROIDEFOND, p. 178-179). Cf. PLUTARQUE, *De Iside et Osiride*, 12. Pourtant, les attestations dans les textes grecs, d'une Isis fille d'Hermès n'est pas si fréquente. On la trouve aux PGM IV, 99 ; cf. *Manuel de magie égyptienne. Le papyrus magique de Paris*. Postface par A. Verse, Paris, 1995, p. 15.

⁷⁶ S.H. AUFRÈRE, « L'origine égyptienne de la connaissance des vertus des plantes magiques d'après la tradition classique et celle des papyrus magiques », dans S.H. AUFRÈRE (éd.), *Encyclopédie religieuse de l'Univers végétal. Croyances phytoreligieuses de l'Égypte ancienne (ERUV) II, OrMonsp XI*, 2001, p. 487-492.

⁷⁷ Fr. LE CORSU, *Isis, mythe et mystères*, Paris, 1977, p. 106. Sur les qualités d'Isis et de Thot relatives à l'invention de l'écriture, décrites dans les arétalogies d'Isis, voir J. BERGMAN, *Ich bin Isis. Studien zum memphitischen Hintergrund der griechischen Isisaretalogien*, Uppsala, 1963, p. 234-237. L'auteur y apporte deux références d'époque ptolémaïque attestant de l'identification d'Isis à Séchat — déesse à laquelle échoit la garde de la bibliothèque (*hnw.t pr-mḏ.t* par ex. *Edfou I*, 367, 8), — aux côtés de Thot(-Lunus), possesseur de la palette : « Isis à son côté en tant que Séchat la grande » (*Js.t r-gs-f m Sṣ.t sj m nb(.t) wr.t*) (*Edfou I*, 378, 10 ; *Philä II*, 35, 24 [version avec *wr.t*]). — Sur les arétalogies d'Isis : A. J. FESTUGIÈRE, « À Propos des arétalogies d'Isis », *The Harvard Theological Review* 42/4, 1949, p. 209-234.

⁷⁸ Fr. LE CORSU, *op. cit.*, p. 109.

⁷⁹ *Loc. cit.*

⁸⁰ Livre I, XXI, 4.

⁸¹ S. SAUNERON, *Les fêtes religieuses d'Esna aux derniers siècles du paganisme, Esna V*, Le Caire, 1962, p. 207-208.

Nestorius. Cette secte, qui avoit adopté cet alphabet, s'est répandue dans l'Asie, l'Égypte, l'Éthiopie, la Nubie, etc.

L'alphabet COPHT, en deux corps de majuscules et de minuscules, s'inspire de la fonte du copte bohairique de la Propaganda Fide⁸² dont Kircher, à la première page de sa *Lingua Ægyptiaca restituta* (1643-1644), donne un tableau intitulé : *Schema Litterarum Ægyptiacarum. Habent Coptitæ in universum litteras XXXII, quarum figuras, nomina, potestates, in, sequente schemate contemplare*, « Tableau des lettres égyptiennes. Les Coptes possèdent en tout trente-deux lettres dont les figures, les noms et les valeurs s'observent dans le tableau suivant. » Ainsi, dans son tableau bicaméral, Fournier reproduit ainsi l'alphabet :

Α α	a	Β β	b	Γ γ	g	Δ δ	d	Ε ε	e		
Ϛ ϛ	s	Ϝ ϝ	z	Ϟ ϟ	ê	Ϡ ϡ	th	Ι ι	i	Κ κ	k
λ λ	l	μ υ	m	Ν ν	n	ξ	x	Ο ο	o	Π π	p
ϣ	f	Ρ ϑ	r	Ϛ ϛ	s	τ τ	t	ϣ ϣ	y	Φ φ	ph
χ χ	ch	Ψ ψ	ps	ω ω	ô	ϣ ϣ	sch				
ϣ ϣ	kh	Ϛ ϛ	h	Ϟ ϟ	j	ϣ	sc	† †	dh		

Il y répertorie les trente-deux lettres des Coptes, y compris le *sigmata* des Grecs — qui, nonobstant la valeur que le fondateur lui prête (« s ») n'est pas une lettre, mais le chiffre « six » — en sixième position⁸³, conformément à l'ordre des *scalae* de la Bibliothèque Vaticane⁸⁴ dont le spécimen de l'Imprimerie de la Propaganda Fide, intitulé *Alphabetum Cophtum*, est le reflet⁸⁵. Cependant, on note que certaines lettres sont solitaires et ne possèdent pas, inversement à ce que prétend Fournier, de corps minuscule (Ϛ, ε, ο) ou, au contraire, de majuscule (ϣ).

Quant au COPHT ANCIEN, il s'agit bel et bien d'une forgerie, dont la réalisation a pour objet d'établir une ressemblance entre ce pseudo-copte et les polices pseudo-égyptiennes. La légende de Fournier fait état de l'étymologie répandue aux XVII^e et XVIII^e siècles selon laquelle le nom de la ville de Coptos, en Haute-Égypte, était à l'origine du nom des Coptes⁸⁶. Les premiers échos de cette idée se font entendre au début du XVII^e siècle. Ils résonnent

⁸² St. EMMEL, « Specimens of Coptic Type from the Sacra Congregatio de Propaganda Fide in Rome », *Yale University Gazette*, vol. 61, April 1987, p. 97-104. Sur les premières polices de copte voir : « *De vita et operibus Guillelmi Bonjourii Tolosani (1670-1714). Usque a Gallia ad Chinam* », dans S.H. Aufrère, N. Bosson, *Guillaume Bonjour, Elementa linguae Copticae, op. cit.*, p. XVII, n. 7 et p. XXXVI, n. 93.

⁸³ Le *Mystère des Lettres grecques* soulève la controverse au sujet du *stigma*, ou *épisémon*, qui est le « signe » par excellence, celui du Christ, dans l'économie des lettres de l'alphabet. Voir A. HEBBELYNCK, *Les mystères des lettres grecques d'après un manuscrit copto-arabe de la bibliothèque bodléienne d'Oxford. Texte copte, traduction, notes*, Louvain, Paris, 1902, p. 143-159. La réédition de la version copte du *Mystère des Lettres grecques* est en cours dans le cadre des Sources chrétiennes (Lyon), par Nathalie Bosson et moi-même ; l'édition de la version grecque par Jean Reynard et le père Joseph Paramelle ; la version arabe par le père René Lavenant. Je reviendrai ailleurs sur le problème de l'*épisémon*.

⁸⁴ A. KIRCHER, *Lingua Ægyptiaca restituta, opus tripartitum. Quo Linguae Coptae sive idiomatis illius primævi Ægyptiorum Pharaonici, vetustate temporum pæne collapsi, ex abstrusis Arabum monumentis plena, instauratio continetur. Cui adnectitur supplementum Earum rerum, quæ in Prodomo Copto, et Opere hoc Tripartito, vel omissa, vel obscurius tradita sunt, nova, et peregrina eruditione contextum, ad instauratæ Linguae usum, speciminis loco declarandum*, Romæ, Sumptibus Hermanni Scheus, Apud Ludovicum Grignanum, 1643 (sur la page de titre), 1644 (sur la page de garde).

⁸⁵ KIRCHER, *Prodromus coptus*, 1636, p. 283-287. Ce sont les premières pages d'un ouvrage publié *in calce* du *Prodromus*, intitulé *Primitiæ Linguae Coptae sive Ægyptiaca antiquæ*.

⁸⁶ Voir J.-L. FOURNET, « Coptos gréco-romaine à travers ses noms », dans *Topoi Supplément*, 3 (= *Autour de Coptos*. Actes du colloque organisé au Musée des Beaux-Arts de Lyon, 17-18 mars 2000), p. 47-60.

successivement chez Georges Sandys (1611-1612)⁸⁷ et Pietro della Valle (1616)⁸⁸ qui comptèrent parmi les premiers, lors de leur séjour en Égypte, à avoir brossé un portrait des Coptes et traité de leurs origines ; cette hypothèse n'est pas des plus courantes dans les ouvrages des voyageurs qui pourtant se plagient les uns les autres⁸⁹.

Le dernier alphabet, JACOBITE, qui aurait été employé par la secte du même nom, repose sur la croyance que les Coptes auraient été touchés par l'hérésie eutychéenne (Eutychès), condamnée par le concile de Chalcédoine (451), propagée par Jacob Zanzale, surnommé Baradée⁹⁰. Cependant, l'alphabet jacobite, que l'on qualifie de maronite, ne désigne rien d'autre qu'une désignation erronée de l'alphabet du dialecte syriaque de l'ouest.

§ 20. Cette contribution, prétexte à l'évocation de grands noms parmi les antiquaires et les amateurs, remet en perspective l'« invention » du hiéroglyphique et les courants de pensée ayant animé les cercles de curieux du XVII^e et du XVIII^e siècles qui, s'ils n'ont pas fourni de réponse au problème aigu des écritures égyptiennes, ont posé les bases d'une réflexion en proposant, sous la plume de Fournier le Jeune, une interprétation hiéroglyphiste de l'alphabet qui découlait, leur semblait-il, de textes de l'antiquité. Fournier le Jeune, inventeur d'une nouvelle typographie musicale, rédacteur de l'article *Caractères d'imprimerie* dans *L'Encyclopédie*, ce qui en dit long sur sa notoriété dans le domaine des lettres, aura porté un regard exceptionnel sur bon nombre de polices orientalistes et, au-delà, sur l'histoire des écritures anciennes, regard dans lequel on voit se dessiner en creux, dans une tonalité différente de l'Égypte des philosophes — celle de l'ironie voltairienne, — l'Égypte des courants hermétiques qui se concrétisera un peu plus tard en Europe.

⁸⁷ Elle figure, par exemple, chez le voyageur Georges Sandys (*Voyages en Égypte des années 1611 et 1612, Collection des voyageurs occidentaux en Égypte* VII, Le Caire, 1973, p. 90-91) : « Mais les Coptes sont les vrais Égyptiens, gardant le nom de Coptus, cette ancienne cité et territoire un peu plus bas, et de ce coté du fleuve où s'élevait jadis Thèbes, en face de l'île des Tentyrites. » On ne connaît pas d'édition française d'époque de l'ouvrage de Sandys, qui eut pourtant un grand succès.

⁸⁸ Lettre écrite au Caire le 25 janvier 1616 à son ami Mario Schipano : *De' Viaggi di Pietro della Valle il pellegrino descritti da lui medesimo in Lettere familiari all'erudito suo Amico Mario Schipano. Parte prima cioè La Turchia*. In Roma, Appresso Vitale Mascardi, 1650, p. 394.

⁸⁹ L'idée se retrouve chez Edward Brown (*Le Voyage en Égypte d'Edward Brown 1673-1674, Collection des voyageurs occidentaux en Égypte* X, Le Caire, 1974, p. [120-121]), où l'on trouve les ingrédients similaires à ceux qui ont servi à composer la notice : « Les Coptes ou Cophti sont les premiers habitants de ce pays. À l'origine, ce nom était donné aux habitants de la province copte dont la capitale était la ville de Coptos, mais peu à peu ce nom a désigné tous les chrétiens d'Égypte. De même les Arabes les nomment *Kibthi*, de *Kibth*, qui est le nom moderne de l'ancienne ville de *Coptos*. » Cependant, la traduction française (1686) est plus tardive que celle du livre de Fournier.

⁹⁰ Cette idée est exposée chez Georges Sandys. Voir *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612, Collection des voyageurs occidentaux en Égypte* VII, Le Caire, 1973, p. [91], n. 188. Sur Eutychès, on renverra à William Lithgow, *ibid.*, p. [295], n. 546.



Fig. 5



Fig. 6



Fig. 7

Par delà ces courants de pensée, et en demeurant dans le cadre de notre discipline, on demeurera convaincu que Dimitri Meeks sera attentif au fil d'Ariane qui nous relie à l'antiquité par le truchement de tous les savants auxquels les travaux de philologie égyptienne et copte doivent leurs progrès ⁹¹.

⁹¹ Voir S.H. AUFRÈRE, « À l'orientalisme, l'Égyptologie reconnaissante... Vies de quelques coptisants avant la lettre aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Égypte, Afrique & Orient*, 44, 2006, p. 23-34.

